

Mémoire d'étude Bachelor Théâtre

LE SILENCE

Mathilde Invernon

La Manufacture

GLOSSAIRE

AVANT-PROPOS 7

LA PERTE 29

Le silence de la honte.

Le silence des lieux.

Le silence du recueillement.

L'INTÉRIORITÉ 51

Le corps producteur de bruits.

La pensée, voix continue question du monologue intérieur pour l'acteur.

Quelle place pour la parole quel rapport au public ?

LA PAROLE 67

Expérience de mon utilisation de la parole à la Manufacture.

Comment donner du sens à la parole émise au plateau

L'utilisation du silence dans le cinéma.

L'INDICIBLE 83

Ce qui ne peut pas être dit.

Ce qu'on décide de taire.

L'art donne forme à l'indicible.

AVANT-PROPOS

« Cette structure sera
ACTION
Création de souvenirs

La notion de vide fut très
importante dans ma création.

Cette sorte de
représentation
cette "simulation"
ce jeu à
vide
sont très efficaces
dans un système de libération des
souvenirs,
de fonctionnement de la mémoire. »

T. Kantor, à propos de *Aujourd'hui c'est mon anniversaire*

Avant le silence

Je formule mon désir de travailler sur le thème du silence dès le premier rendez-vous avec Claire. Je lui parle de mon besoin de silence. De mon adoration et l'effroi que j'éprouve face au silence.

Je retrouve alors ces premières notes écrites par Claire :

« Travailler sur le silence les états de silence rapport avec le public

Hallelujah de Jeff Buckley, entendre le souffle, entendre du corps

le silence nous faire perdre pied, suspendu, on ne sait pas ce qui viendra après

état autre le blanc

laisser l'autre entrer faire de la place

Nina Simone

le musée: être seul face à une oeuvre. Comment faire pour trouver ça au théâtre?

n'aime pas trop le silence quand elle est seule

écouter la radio pour s'endormir sinon le silence angoisse, s'endormait aussi sur la musique

aime le silence des églises, des musées. le corps est apaisé

être avec qqn et ne pas parler

pudeur aussi de ne pas pouvoir exprimer. se laisser être touché dans le silence

produit un apaisement particulier

se débarrasser du bavardage. vivre le moment présent

écrits sur le silence

l'idée du rien

laisser vivre »

Quand je vivais encore à Paris, lorsque je me retrouvais seule chez moi, j'allumais systématiquement la radio, je contrais la peur par le bruit.

Pourtant, au cours de mes études à la Manufacture, je constate que je suis en recherche de ce silence. Un silence qui autrefois m'agaçait, me déstabilisait, devenait un silence nécessaire, qui m'apaisait. Je le cherchais partout ; dans mes relations, au travail, dans les lieux, etc...

Peut-être aussi parce que je découvrais que toutes mes habitudes de silences étaient bouleversées.

Le bruit de la capitale parisienne opposé au calme de la ville de Lausanne.

Le silence de complicité évident avec mes amis et ma famille différents de toutes ces nouvelles relations en construction.

Le silence au travail dans les cours de danse avec des danseurs distincts de la vie quotidienne avec 14 autres comédiens.

Celui d'une chambre sous les toits nourri par les bruits de la nature et guidé par les saisons, vent, feuilles, grêle, oiseaux comparé à une chambre en collocation au réez de chaussé.

Sans connotation négative, j'étais déstabilisée par la différence de ces silences. Comment la Mathilde bruyante n'était qu'un son parmi toutes ces voix et existences. Je me suis mise à me remettre en question sur ma propre utilisation du silence autant dans mon quotidien que dans mon travail d'actrice. Dans le choix de ce sujet, il y avait aussi une volonté de me reconnecter à mes racines. J'ai vécu 22ans dans le confort d'un silence connu. Je fais partie d'une génération où la parole est libérée, libre du secret politique. Je fais partie de cette deuxième génération à qui on a transmis la parole, les histoires. Cette transmission a participé à mon identité. Mathilde Carmen Chan Invernón Grunstein.

Parisienne d'origine juive et espagnole. Dans le montage de texte demandé au stage d'entrée de la Manufacture j'écris « Mes grands-parents se sont battus pour vivre je me battrais pour me faire entendre ». En quittant Paris, je laisse mon identité là-bas. Pour la faire connaître, je passe par la parole. Une parole presque revendicative. C'est en ça qu'elle me dérange. En arrivant dans cette école je me demande souvent ce que j'aurais dû taire ou dire.

L'année 2018 est marquée par trois événements qui bouleversent mon rapport au silence et change la direction de mon mémoire.

Je vis ces trois événements comme une agression. Non pas du fait de leur violence mais du fait de leur irréversibilité. Ces trois événements provoquent la perte du sens.

Le 14 avril 2018 au sortir de la représentation de Nos Parents, mon père, qui logeait chez moi à Lausanne, m'appelle. Je m'étais faite cambriolée. En arrivant dans ma chambre, je m'aperçois que tous ce qui me rattachait à mes racines (bijoux de familles, mon ordinateur avec toutes les photos de mon adolescence, les cadeaux offerts par mes proches) m'avaient été dérobés.

Je suis sous le choc, mais entourée par parents et mon copain de l'époque, D.

Le 22 septembre 2018, je me fais voler mon sac à dos sur la terrasse du Pavillon ; un bar sur la place de la Riponne. À l'intérieur de mon sac, de multiples choses dont mon portable, mes clés de vélo, mon nouvel ordinateur avec mon travail de mémoire sur le Silence.

Le soir même, je romps avec D.

Ces pertes troublent mon rapport au silence. Sachant que je travaille sur ce thème, je deviens mon propre sujet.

Comment écrire à partir du vide, de la perte ?
Quelle matière travailler quand on a tout perdu ?

Je regarde cette vidéo de Nina Simone.
Live de « Feelings » au Montreux Jazz festival en 1976.

Ce qui est bien c'est qu'elle est en libre service sur Internet.
Pas comme les photos, textes, pensées, lettres non-envoyées
que j'avais gardés dans mon ordinateur et téléphone. De
toute ma recherche, elle est ce qui reste.

Qu'est ce que le silence?

Dans chaque homme, il y a un être en silence qui ne dit pas
tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sait. Chacun d'entre nous
meurt avec ses secrets, ses non-dits, ses peines inexplicables,
ses frustrations.

De quoi est fait le silence d'un être humain ?
De quoi est fait le silence d'un artiste sur scène ?

Que vais-je re-convoquer sur le plateau quand je vais jouer
Nina Simone ? Qu'est-ce que Nina Simone vit en elle, en
silence, lorsqu'elle est sur la scène du Montreux Jazz Festival ?

Parfois, on se tait car on pense et on veut préciser sa pensée;
mais la plupart des silences de notre quotidien sont liés à
une émotion, un sentiment, quelque chose d'inexplicable
de secret, d'intime.

En silence, j'aimerais prendre le temps de retraverser ma mémoire émotionnelle. J'aimerais re-convoquer les pensées qui ont nourri mes silences depuis que j'ai entamé cette recherche.

Qu'est-ce qu'un homme si ce n'est un être en silence dans son rapport au Monde?

L'image, la peinture d'un homme qui crie sa douleur, un cri non-sonore.

Comme ce cauchemar récurrent, de vouloir s'échapper, d'hurler à l'aide et de n'avoir aucun son qui sort de sa bouche.

Est-ce qu'on existe uniquement par notre usage de la parole ?

Qu'est-ce qu'on exprime finalement quand on est en silence ?

Les mimiques, les expressions qui trahissent Nina Simone (sa pensée) lorsqu'elle s'arrête de jouer et qu'elle se tait.

Comment, dans la relation amoureuse, se sent-on au plus près de l'autre, totalement dévoilé et dans un rapport sublime lorsqu'on se tait et qu'on est en silence? Un silence qui pénètre l'autre et soi en même temps, qui nous donne le sentiment de vivre la même chose, d'être connecté, indestructible, perméable à tout.

Est-ce que c'est ça, le sentiment amoureux ?

L'instant de silence entre deux êtres.

Comme pour certains, leur rapport à la divinité, à Dieu, aux dieux. On croit en silence.

Le rapport entre soi et la divinité.

Protégé par ce silence.

L'angoisse du jour où on entend son cœur battre pour la première fois, le sang couler dans ses veines.

Quand tous les bruits extérieurs sont empêchés par un espace insonorisé ou une angoisse et que le vacarme des ses propres organes prend toute la place.

Un silence vivant qui peut être angoissant, rassurant, inquiétant, incontrôlable.

Est-ce qu'on peut contrôler par le silence, comme durant la dictature : la propagande, les mots du dictionnaire qui ne veulent plus rien dire car ils perdent leur sens premier et sont manipulés par une autorité politique?

Un mot silencieux.

Le silence est un moyen de méditer, se retrouver, faire la paix, mais parfois aussi un moyen de destruction pour taire, assimiler, anéantir, instrumentaliser une population.

En tous les cas, le silence est toujours actif sur moi et sur les autres.

Pour pouvoir interpréter Nina Simone, ses silences à elle, je dois retraverser les miens.

Interpréter un personnage par ses silences plus que par sa parole.

Est-ce que les silences en disent plus que les mots ?

Je veux traverser ma mémoire sensorielle à partir de ce jour J. Le 22 septembre 2018. Le jour du vol, le week-end de la perte.

Je veux faire silence et laisser le bruit de mes souvenirs éclaircir ma nécessité.

Je retiens une phrase que Nina Simone prononce après une de ces interruptions :

« I do not believe the conditions that produced a situation that demand a song like that. »

Quelles sont les conditions qui m'ont amenées à choisir le silence comme sujet ?

LE SILENCE

La perte. La rupture. L'indicible.
Le mutisme. La maladie. L'émotion.
Le déni. L'attente. L'ineffable.
Le sentiment. L'amour. L'injustice.
Nina Simone. Le théâtre. L'acteur.
Les spectateurs. La mort. La destruction
absolue du sens. La parole. L'oubli.
Le secret. La honte. L'autorité.
La peur. Le rien. Le vide. La complicité.
L'inavouable. Le rythme. Les voix intérieures.
La politique. Les médias. Le chant.
Les soupirs. Expirer. Fermer. La pensée.
L'angoisse. La maladie. L'acteur.
Le performeur. Le corps. Le cinéma.
Le désert. Le néant. La musique. Le public.

LA PERTE

Le silence de la honte

De ma perte, je garde ce silence insupportable de l'après. Comment la perte supprime le sens et nous fait perdre pieds, nous confronte au vide?

Il y a un sentiment de honte très fort en moi. Je m'accule d'une série de questions de l'ordre de :

« Comment j'aurais pu faire pour éviter que ça arrive? »

Et je trouve pleins de réponses qui m'auraient fait éviter la catastrophe.

La honte ne cesse de grandir et plus elle est présente plus elle participe à mon mutisme.

J'envisage alors pour la première fois le silence comme un empêchement. Un silence qui est plein d'un sentiment inexplicable, inavouable.

Dans la honte, il y a pour moi une part d'indicible.

J'ai attendu trois semaines avant de trouver un moment et le courage de porter plainte. J'avais honte de devoir évoquer mon imprudence. Je me sentais coupable d'avoir laissé mon sac à des amis. Un acte selon moi d'autant plus stupide qu'il était un subterfuge pour organiser une rupture amoureuse. Ce dont j'avais honte ce n'était pas d'avoir rompu mais le fait d'avoir eu si peur de le faire que j'en étais devenue négligente.

Dans la salle de déposition, je suis assise sur une chaise. Le policier en face de moi me pose plusieurs fois les mêmes questions. C'est une toute petite pièce de permanence au Flon.

Il est sympathique, beaucoup plus sympathique que ceux que j'avais croisé le lendemain du vol, qui avaient refusé ma plainte au cas où mes affaires seraient retrouvées.

Dans cette salle, je revois la terrasse du bar, mon effort pour aller voir D. Ma perte de dignité au moment où je vois que mon sac n'est plus là.

Les larmes de honte qui coulent sur mon visage lorsque je traverse les rues de Lausanne pour rentrer chez moi seule et pitoyable sans aucun moyen de contacter quelqu'un. J'étais dépouillée de tout moyen de combler le vide dans lequel je me trouvais.

Une déposition inscrit du sens. La chose a réellement existée. Je fais état de tous ce qui est perdu:

Le sac à dos, partenaire idéal pour mes journées de travail ou mes voyages / L'ordinateur et sa pochette, sublimes cadeaux d'anniversaire offerts par mes parents pour me consoler du cambriolage / La paie du soir, qui devait s'ajouter à toutes les autres reçues de mes jobs étudiants devenus nécessaires depuis le cambriolage / Le portefeuille offert par un ami avec toute une série de cartes à racheter / Le téléphone contenant tous les textes et photos que j'avais accumulé depuis 7 années / Un amoureux

Je pense à David Le breton qui finit son livre *Du Silence*, par le chapitre sur le secret et la mort. Il dit que la disparition anéantit le sens comme après la mort de quelqu'un où on ne trouve plus de raison d'être à notre parole.

On préfère alors se taire et faire silence. Le silence de la honte mais aussi donc celle du secret. J'ai l'impression qu'on se tait plus qu'on ne confie. Face à ce policier je tais plus que je ne dis. Je fais le tri et arrange la réalité à ma manière. Peut-être que c'est aussi ce qu'on fait au cours de notre vie, dans notre rapport à l'autre? Sans mentir sur les faits, il y a une grande part de pensées ou d'événements qu'on tait ; chacun meurt avec des secrets.

Assise sur cette chaise, le souvenir de ma première plainte remonte en moi. Le même bruit du clavier qui raisonne dans ce silence.

Le même silence de l'attente. Un silence lourd rythmé par le clavier et les questions-réponses.

J'ai 11 ans et je porte plainte pour agression. La même histoire que j'ai dû répéter plusieurs fois : la première avec distance, l'autre en me concentrant plus sur les faits après une demande de précision de la policière. La troisième fois où l'émotion m'a submergée pour finalement arriver à une quatrième fois où je réalise les conséquences légales pour mon agresseur et le poids de la plainte.

C'est ce même silence, celui de la salle du commissariat qui active mes souvenirs et participe à mon propre silence plein d'une émotion particulière.

Je réalise que le silence est toujours plein.

Dans le silence de cette salle où je fais ma déposition je pense aussi à toutes les personnes qui ont déposé une plainte. Qu'ont-elles traversé ?

D'une certaine manière dans le silence de cette salle de déposition il y a le souvenir de toutes les personnes qui ont été assises sur cette même chaise.

La mémoire de tous les deuils, d'objets, de personnes, de dignité.

Je peux constater que le silence d'une Eglise n'est pas le même que celui d'une salle de déposition, ni celui d'une salle de théâtre.

Ce qui y est convoqué ne répond pas aux mêmes attentes.

Selon moi, c'est en ça que le silence est plein. Il a ses particularités selon les lieux. Je ne peux omettre le fait qu'il a été chargé par d'autres pertes, agressions et agir en conséquences.

Ma parole aussi et les silences qui la constituent sont influencés par toutes ces données. Dans une salle de déposition on croit toujours être soupçonné. On fait attention aux mots qu'on emploie, une erreur de vérité peut nous faire du tort, nous décrédibiliser. Comme dans un tribunal, les silences qu'on laisse avant de répondre à une question et pendant traduisent le poids des mots, comme on les choisit, le poids de notre parole.

Déclarations de la personne ci-dessus :

Nature de l'infraction : Vol d'un sac à dos dans un restaurant et utilisation frauduleuse d'un ordinateur

Date et heure de l'infraction : Samedi 22 septembre 2018, entre 0030 et 0130

Lieu de l'infraction : 1005 Lausanne, place de la Riponne, Restaurant Le Pavillon

Date et annonce à la police : 22 septembre 2018

Domages corporels, matériel et produit de l'infraction : Butin :
1 sac à dos "jack Gomme", quadrillé vert-bleu-noir contenant :
1 ordinateur portable Apple Mac book pro 13', 1 téléphone Apple iPhone 5S, 1 porte-feuille, 50 CHF, 1 carte bancaire de retrait UBS n° 16759828-0 2012, 1 livre, 2 chargeurs Apple, 1 pochette d'ordinateur avec un cerf dessiné, diverses petites affaires.

Assurances : --

Auteur : Inconnu

Signalements / soupçons : --

Témoin : Aucun

Constat technique : --

Mode opératoire et renseignements compl. : Durant la soirée du vendredi 21 au samedi 22 septembre 2018, je me trouvais au Restaurant Le Pavillon sur la place de la Riponne. J'avais déposé mon sac à dos sur un banc à l'extérieur de l'établissement public. J'ai laissé mon sac à des amis, le temps de m'absenter un petit moment. A mon retour à la table de mes amis, j'ai constaté que mon sac avait disparu. Le soir même, j'ai bloqué ma carte bancaire UBS. Cependant, l'établissement bancaire s'est trompé de carte et a bloqué ma carte de crédit. Ce n'est que le 5 octobre 2018, que j'ai constaté que des retraits V-Pay avaient été effectués au moyen de ma carte volée. (Voir mouvements joint).

plaignant(e)

INVERNON Mathilde

l'agt de pol jud :


le sgt CID 0738

Le silence des lieux

La particularité de la matière du silence d'un lieu me magnétise. De chaque lieu émane une énergie qui lui est particulière. Et j'ai l'impression que le silence du lieu permet d'accéder à cette énergie, de voir ce qu'il dégage comme on le dirait d'une personne lorsqu'elle est en silence.

Les églises comme les salles de théâtre en sont un bon exemple. Elles sont toutes caractérisées par ce qui émane de leur silence.

Je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours adoré entrer dans les églises. Cette activité est même obsessionnelle chez moi. Dans chaque ville où je voyage je ressens le besoin de passer ne serait-ce que deux minutes dans ces lieux de culte.

Il y a cette église à Jourdain, dans le 19ème arrondissement de Paris, là où j'ai grandi. La pierre lourde et grise et ses vitraux qui laissent passer une lumière douce, entrent en contradiction avec les représentations omniprésentes de Jésus en souffrance. Le silence y est lourd et pesant.

La cathédrale de Lausanne où je vais un jour d'hiver, amoureuse en ayant peu dormi la veille. Le froid qui passe à travers les portes et cet orgue qui est joué par un jeune homme. Le son de cette ritournelle dans le silence de cet espace immense. Les vitraux incohérents, construits à différentes époques. Les incroyables sculptures observées par les touristes. Et moi qui regarde les touristes et me laisse prendre par la particularité du moment et me met à danser quelques pas sur la pierre glissante. J'y ajoute la mémoire des églises oppressantes; des jamais visitées, comme celle

perdue dans les routes d'Auvergne enfouie sous les arbres,
des abandonnées aux toits percés où le chant des oiseaux
appelle au silence.

J'imagine dans chacune de ces églises des scénarios diffé-
rents. Comme si le silence de ces lieux donnait des indices
sur leur histoire.

Le silence du recueillement

D'autre part il y a dans les églises mais aussi dans certains temples un silence que je qualifierais d'anonyme.

Je ressens que personne ne m'oblige à me présenter, je suis une femme non-croyante qui a la possibilité de profiter de ce lieu par un contrat tacite, celui du silence.

Le seul fait que je me taise légitime ma présence.

Parfois je me dis que même si Dieu existe il ne pourra pas m'en vouloir de venir me ressourcer dans ces endroits car je le respecte en essayant d'être silencieuse. Idée sûrement idiote et qui est avant tout une excuse pour ne pas me culpabiliser de mon statut d'étrangère.

On quitte la ville bruyante et mouvementée pour déambuler dans un espace où le regard des autres disparaît, où on existe par autre chose que par la parole. C'est comme si le silence non rompu entre tous les anonymes qui sont présents dans l'Eglise et moi même nous liait.

Je trouve cette qualité de silence précieuse. C'est un silence qui permet un certain recueillement.

Comment le silence anonyme du lieu permet l'expérience commune?

Observé par Dieu en silence on ne se sent plus observé par les autres. Ainsi, certains font vœux de silence pour se rapprocher de Dieu, mais peut-être aussi pour se révéler à soi, abandonner le contrôle de l'image.

Lors de la cérémonie des thés qui marquait l'achèvement de nos cours de Tai-Chi, Dominique Falquet nous racontait l'étape qui avait été la plus marquante lors de sa formation. Son professeur/maître décida un jour sans aucune raison apparente de ne plus lui adresser la parole. Le sentiment d'injustice qu'il ressentit face à ce mutisme lui était insupportable.

Mais c'est dans ce silence qui lui était imposé et volontairement injuste qu'il a commencé à écouter son intériorité. Du fait de ne plus pouvoir communiquer avec l'autre il était contraint d'être en phase avec lui-même.

Il s'est connecté à son désir et a trouvé sa raison propre de continuer.



Kawauchi, Untitled, from the series *Ametsuchi*, 2012



Kawauchi, Untitled, from the series *Ametsuchi*, 2012



Kawauchi, Untitled, from the series *Illuminance*, 2009

Lorsque je cherche des photographes traitant le silence on me parle du travail de Kawauchi. Cette photographe japonaise a le talent de mettre sur arrêt total un mouvement. J'étais premièrement impressionnée par ses photographies de grands feux. Ces photos représentaient ce qui se passait en moi, la brûlure, le feu intérieur opposé au mutisme extérieur. Le son coupé.

Cette image me touche car sans rien montrer on imagine la rêvasserie, toutes les pensées, tous les secrets qui doivent être à l'intérieur de ce crâne. Tout ce qui nous traverse lorsqu'on est en silence. Comment dans mes gestes quotidiens en silence je construis ma pensée. Je sors de la douche, les cheveux mouillés il y a un rayon de soleil. Le bonheur de cette chaleur hivernale. Tout pense en moi.

L'INTÉRIORITÉ

Le corps producteur de bruits

Steven Orfield fait l'expérience extrême d'une chambre sourde. Cette pièce est l'endroit le plus silencieux du Monde avec -8,6 de décibel. On y entend le sang qui coule dans nos veines, l'estomac gargouiller, le cœur battre. Notre corps y est l'unique producteur de bruits. Je me dis que s'aventurer dans cette chambre doit être une torture. Je réalise aussi que le silence total n'existe pas. Surtout que le silence ce n'est pas le vide, le rien.

L'expérience de cette pièce prouve que notre seul corps est une machine à sons. Chaque silence est donc plein d'un corps humain bruyant qui le perçoit.

L'artiste Joseph Beuys crée une installation qu'il intitule *Plight*, c'est une petite pièce recouverte de feutre avec au centre un piano à queue fermé. Dans ce sanctuaire stérile, cet environnement confiné, on se sent protégé mais aussi coupé du monde, comme le piano qui pourrait nous représenter. Les bruits de la vie ne sont plus qu'un inaudible murmure. Tout est gris, silencieux, lourd, aucune énergie ne pénètre à travers l'isolant.

John Cage pousse l'expérience du silence à l'extrême avec son œuvre *4'33*. Littéralement 4 minutes 33 de silence. Lorsque je l'écoute je note que le silence est habité par une multitude de bruits et de pensées. Ces sons audibles par l'autre ou par nous même rythment le silence et lui donne une forme.

Ces expériences artistiques sont la preuve que le silence est plein.

Durant une courte période de ma vie, marquée par les crises d'angoisses, je ne supportais pas le fait de rester en silence, seule, dans mon lit la nuit.

Ce qui me torturait c'était le moment juste avant l'assoupissement. Le simple fait d'entendre mon cœur battre sans pouvoir contrôler son battement avait un effet anxiogène sur moi. Je découvrais la vie intérieure de notre corps, j'observais pour la première fois la distinction entre le corps et l'esprit. Même si l'on croit mourir d'angoisse, le corps lui continu de produire des bruits, de la vie.

« En réalité ce silence prétendu est bruisant de paroles,
cette vie intérieure est un langage intérieur. »

Merleau-Ponty

En me référant à Merleau-Ponty, ce que je trouve intéressant pour l'acteur c'est comment le silence oral, physique, le fait même de se taire, nous permet d'être plus à l'écoute de notre voix intérieure. Une voix qui crée du dialogue entre le réel et notre imaginaire.

Comment l'acteur a-t-il accès à toute une bibliothèque personnelle dans laquelle il peut piocher pour redonner du sens à ce qu'il fait, ou pour nourrir une émotion?

Permettre ce silence c'est aussi donner un accès à son intériorité. Et voir comment cette intériorité peut être au service du personnage.

Cet aspect du travail de l'acteur, je l'ai surtout éprouvé à travers le monologue intérieur transmis par Kristian Lupa. Le monologue intérieur c'est le chemin de la pensée. Une littérature quotidienne, organique et intuitive. C'est un espace pour nourrir le personnage de soi. L'acteur l'utilise pour pourvoir chacune de ses actions. Le fait de prendre la parole, comme celui de faire un acte en silence, doivent être provoqués par le monologue intérieur.

C'est à dire que le monologue nourrit autant le silence du personnage que sa parole.

Ce monologue intérieur, écrit au présent, se retrouve beaucoup dans la littérature. James Joyce le libère à travers son œuvre, tout comme Faulkner et Virginia Woolf, entre autres. Une écriture qui écrit la voix intérieure des personnages en silences en même temps que leurs dires et multiplie ainsi les points de vue.

Ce qu'est le silence
Le silence d'aimer
Le terrible silence de ne pas pouvoir dire je t'aime
Le silence du doute
La peur de crier d'ouvrir la bouche
grand
en grand
hurler je suis mal
Le mal être de vivre
du temps qui passe et qui ne s'arrange pas
la boule au ventre
l'angoisse de ne jamais être apaisée dans le silence
En silence
fermer les yeux
aller à tâtons dans l'inconnu
vous toucher là tous
vous embrasser vous dire que ce solo n'existera que main-
tenant

Faire ce que je peux
ce peu d'ouvrir la bouche aujourd'hui pour crier que tout
n'est que temps qui passe en silence dans nos corps
ma poitrine
qui respire fait du bruit mais peu comparé à celle d'un
homme
cette respiration continue jusqu'à l'idée de la mort
car toujours
on existera en silence
mon regard qui dénonce mes pensées
qui révèle ma crainte
Cet élan
Le mien qui avance vers vous
qui existe malgré vos différences à chacun
Dans cet impossible dialogue celui du théâtre
qui ne vous permet pas d'exprimer votre ennui
votre mécontentement
ou votre joie

Quelle place pour la parole quel rapport au public ?

« Le silence est un hommage que la parole fait à l'esprit. »
Lafelle

Je me suis souvent demandée durant ces trois années comment ne pas m'éloigner de moi quand je prends la parole?

Il y a un silence d'habitude au théâtre ; le spectateur se tait lorsque l'acteur parle. J'ai pu remarquer cette « vérité » dans mon expérience de spectatrice.

Par exemple, il arrive souvent que les acteurs soient déjà présents sur le plateau quand on entre dans la salle où se jouera la représentation.

Il y a cette ambiance particulière où chacun se prépare, se met en condition de recevoir une œuvre. Certains ressentent le besoin de parler énormément, ou très fort avant de devoir se taire. D'autres répondent à tous leurs messages sur leur téléphone. Quelques uns courent aux toilettes. Ce qui m'amuse à chaque fois, c'est les regards qu'on lance en tant que spectateur à ces acteurs/personnages en silence.

Un regard intrigué mais qui n'ose pas tenir de peur d'être indiscret. L'air de dire « Je ne veux pas vous déranger vous devez être en train de vous concentrer, à tout à l'heure. » Lorsque je serai sûre que les acteurs seront « en personnage » alors je deviendrai un spectateur silencieux et donc respectueux. Car faire du bruit pendant la représentation pourrait rappeler l'artifice de la situation.

Le public reste installé plusieurs minutes et ce n'est que lorsque le silence du plateau est rompu que les spectateurs à leur tour se taisent.

Je me demande à quel point le silence du public permet l'acte théâtral. Et je remets aussi en question la légitimité que j'ai à provoquer le silence chez l'autre en tant que comédienne.

La parole donne du sens aux choses mais quand elle est émise il est difficile de savoir si elle est intelligible. Si la parole a le même sens pour l'autre.

C'est aussi la question du réglage entre soi et les autres.

Plus précisément pour l'acteur, comment le silence peut-il aussi permettre à une parole de faire sens pour le spectateur?

LA PAROLE

Expérience de mon utilisation de la parole à la Manufacture

Durant ces trois années à la Manufacture j'ai souvent eu l'impression que j'existais par la parole. D'autant plus dans le cursus Bachelor théâtre. Cette réalité n'est évidemment pas absolue mais c'est une sensation que j'ai eue.

Dans les moments de pause plus précisément, la parole de l'un est une surenchère de la parole émise par l'autre. Il y a socialement une valorisation de celui qui s'exprime bien. Et cette expression passe plus par l'utilisation de la parole que par celle du silence.

Je crois que c'est aussi pour cette raison que j'ai choisi le silence comme thème. Suite à cette surcharge de la parole. Quand j'étais enfant je pense avoir été très bavarde. On me disait toujours « Mathilde ta voix porte. » « Je ne dis pas que c'est toi qui a commencé la première ou que tu parles plus que ton voisin, mais quand tu ouvres la bouche il n'y a que toi qu'on entend. »

Ce rapport donc au silence est aussi quelque chose qui me questionne depuis l'enfance.

Cette même pensée « J'aurais mieux fait de me taire ».

En première année, je réalise que j'ai des nodules. La conséquence est une voix avec du souffle dedans. Un timbre particulier qui laisse passer autant d'air que de résonance. Quand ils sont importants, je ressens un pincement dans les cordes vocales. Cette sensation physique n'est pas systématique mais lorsqu'elle apparaît elle est comme un signal d'alarme.

Ce pincement c'est pour moi signe d'avoir parlé au delà de ma volonté.

Signe que quelque chose a été forcé.

Je ressens que je pousse ma profusion de paroles comme Sisyphé pousse sa pierre. Il pousse ce rocher comme j'utilise les mots pour donner du sens à mon existence. Comme l'image de quelqu'un qui court après un monde pour pouvoir y vivre mais qui fait du sur place. Comme si je me battais pour construire du sens dans un monde injuste ou incompréhensible. La parole comme moyen de mettre des mots, du sens sur ce qui nous échappe. J'éprouve cette sensation de pincement plus particulièrement en dehors du plateau. En dehors des moments de travail, lorsque je suis fatiguée et que par peur du malentendu je tente de m'exprimer.

J'ai commencé à faire l'expérience des silences entre mes mots, mes phrases et mes pensées.

Les laisser plus exister et ne pas pousser le flux de paroles au de-là de ma volonté, mon désir.

The sound of silence

Hello darkness, my old friend,
I've come to talk with you again
Because a vision softly creeping,
Left its seeds while I was sleeping
And the vision that was planted in my brain, still remains
Within the sound of silence

In restless dreams I walked alone,
Narrow streets of cobblestone
'Neath the halo of a street lamp,
I turned my collar to the cold and damp
When my eyes were stabbed by the flash of a neon light,
That split the night and touched the sound of silence

And in the naked light I saw,
Ten thousand people, maybe more
People talking without speaking,
People hearing without listening
People writing songs that voices never share,
And no one dared disturb the sound of silence

Fools, said I, you do not know,
Silence, like a cancer, grows
Hear my words that I might teach you,
Take my arms that I might reach you
But my words, like silent raindrops fell,
And echoed in the wells of silence

And the people bowed and prayed
To the neon god they made
And the sign flashed out its warning
In the words that it was forming
And the sign said : the words of the prophets
Are written on the subway walls
And tenement halls,
And whispered in the sounds of silence

Traduction

Bonsoir obscurité , ma vieille amie,
Je suis venu te parler de nouveau
Car une vision s'insinuant doucement en moi,
A semé ses graines durant mon sommeil
Et la vision qui fut plantée dans mon cerveau, demeure encore
Dans le son du silence

Dans mes rêves agités j'arpentais seul,
Des rues étroites et pavées
Sous le halo d'un réverbère,
Je tournais mon col à cause du froid et de l'humidité
Lorsque mes yeux furent blessés par l'éclat de la lumière d'un néon,
Qui déchira la nuit et atteignit le son du silence

Et dans cette lumière pure je vis,
Dix mille personnes, peut être plus
Des gens qui discutaient sans parler,
Des gens qui entendaient sans écouter
Des gens qui écrivaient des chansons qu'aucune voix n'a jamais
partagées; Et personne n'osa déranger le son du silence

Idiots, dis-je, vous ignorez,
Que le silence, tel un cancer, évolue
Ecoutez mes paroles que je puisse vous apprendre,
Prenez mes bras que je puisse vous atteindre
Mais mes paroles tombèrent telles des gouttes de pluie silencieuses,
Et résonnèrent dans les puits du silence

Et ces personnes s'inclinaient et priaient
Autour du dieu de néon qu'ils avaient créé
Et le panneau étincela en avertissements
A travers les mots qu'il avait formés
Et le signe dit : les mots des prophètes
Sont écrits sur les murs du métro
Et des halls d'immeubles,
Et ils murmurent à travers les sons du silence

Comment donner du sens à la parole émise au plateau?

Mais les mots ne prennent sens que par l'utilisation qu'on en fait. J'ai pu remarquer que comme la musique, la parole était rythmée par les silences. C'est par la durée qu'ils ont et les endroits où ils sont placés que la parole devient signifiante.

Le silence c'est aussi reprendre son souffle. Je pense aux « soupirs » en musique. J'aime beaucoup ce terme « soupir » comme un moment pour revenir à soi. Pour « respirer ». Prendre le temps de soupirer pour revenir à la mélodie et lui redonner vie. Comme un moment dans la partition qui ne serait là que pour profiter à l'autre. C'est à dire pour mettre en valeur les mesures où il y a des notes de musique inscrites.

Les silences rendent donc audible la mélodie, que ce soit dans une musique ou pour une parole.

Ce que je me demande, c'est comment, par conséquence, accepter mes silences comme égaux, compatriotes, partenaires absolus de mes mots?

Pour moi, cela a beaucoup à voir avec l'idée de présence travaillée avec Oscar Gomez Mata.

Comment un silence, après avoir dit une phrase, peut faire événement? Jusqu'à même changer la matière.

L'utilisation du silence dans le cinéma

Je remarque que le silence fait objet de ponctuation et entraîne mille possibilités. Comme par exemple le premier silence au cinéma, dans le film *Le chanteur de jazz*.

Dans ce film un jeune homme joue et chante du jazz à sa mère en phase totale avec son piano et sa joie. Lorsque son père entre dans la pièce, il s'arrête net de jouer, un jeu de regards entre les deux personnages en champs/contre champs. Plus un bruit. Le temps est suspendu par le silence.

Au cinéma, ces silences sont beaucoup utilisés au moment du montage et de la postsynchronisation.

Au théâtre, je crois que c'est à l'acteur au moment présent de la représentation à qui revient le rôle d'utiliser le silence. Comment conscientiser le fait que le silence est une arme pour préparer la tension du langage. Comme un moyen finalement de laisser place à l'écoute.

Un exemple de silence fort que je retiens du cinéma.

Paris-Texas de Wim Wenders.

Le personnage principal retrouve après une grande traversée du désert physique mais aussi psychique la mère de son fils, son grand amour, Jane. Elle travaille dans un sex-shop.

La pièce où elle travaille est séparée par une vitre teintée. L'homme peut la regarder danser, lui parler à travers un combiné téléphonique mais elle ne peut pas le voir. Il discute avec elle rapidement et quand vient le moment de lui révéler son identité et ce pourquoi il est venu, il y a un grand silence.

Le personnage principal, Travis, se lève. Il retourne sa chaise. Se réinstalle, reprend le combiné et commence par « I knew this people... » Il se racle la gorge: « This two people... », il s'interrompt. « There were in love to each other » .

J'ai retrouvé un extrait où on entend le son sans voir l'image. Toute la narration de Travis est pleine de silence. On entend une voix qui évoque un passé.

Ce silence pour moi vient de la difficulté à dire. Et cette scène plus généralement je la vois comme une mise en scène de l'indicible. Ce que je trouve très beau aussi c'est le fait que Travis ait besoin de se mettre dos à Jane, de ne plus la voir pour pouvoir se dévoiler.

Si je le mets en parallèle avec notre métier de comédien et la situation du théâtre, je me demande comment nous faisons naître l'indicible dans l'art de la parole.





L'INDICIBLE

Ce qui ne peut pas être dit

La rupture amoureuse comme le vol du sac à dos m'ont fait perdre mes repères. Au moment du mutisme qui découle de ma honte, je découvre l'absurdité de mettre des mots sur ce qu'a été mon sentiment amoureux. Plusieurs personnes me demandaient « Pourquoi tu souffres ? » « Est-ce que tu étais réellement amoureuse de lui ? » ; « Tu l'aimais comment ? » ; « Est-ce que tu l'aimais plus qu'il ne t'aimait ? » J'étais incapable de mettre des mots sur ce que je ressentais. Je savais que j'avais aimé, je savais que je n'avais plus de plaisir à partager cet amour avec lui mais je n'arrivais pas à savoir pourquoi je souffrais de la rupture.

J'ai revu D. pour pouvoir en parler avec lui, deux semaines après la fin de notre relation. Je le retrouve dans une pizzeria rue du bourg. Assise à une table au milieu du brouhaha je me retrouve dans l'incapacité de lui communiquer les raisons de nos retrouvailles. Je lui propose alors d'aller dans un parc. La marche se fait en silence. Lorsque j'arrive enfin à lui exposer ce que j'éprouve et n'arrive pas à résoudre seule, je prends conscience de l'impossibilité de cette conversation. Chaque phrase échangée est encore plus silencieuse que le silence qui nous séparait dans la marche. Chaque parole émise est insignifiante ou maladroite. Le silence en est d'autant plus pesant et lourd. J'essaie d'accepter ce silence en faisant confiance à notre complicité mais les malentendus s'enchaînent.

Pourtant, dans l'amour comme dans les relations d'intimité, il y a ce silence salvateur. Le silence plus fort que les mots car il exprime notre plaisir commun à partager un moment ensemble sans le définir.

C'est comme dire à l'autre, je t'invite chez moi. Je t'invite dans mon silence. Tu peux y projeter tout ce que tu veux.

Un « je t'aime » affaiblirait même le moment. Enlèverait la substance précieuse du silence: celle du dévoilement.

Je crois que je vis mes relations amoureuses pour ces silences là, mais c'est peut-être aussi ce que je cherche dans mon rapport au public: à me dévoiler.

Un état de présence au delà de la parole.

Je pense à ces phrases de Maeterlinck tiré de son texte «Le Silence» :

« N'est-ce pas le silence qui détermine et qui fixe la saveur de l'amour ? S'il était privé du silence, l'amour n'aurait ni goût ni parfums éternels. Qui de nous n'a connu ces minutes muettes qui séparaient les lèvres pour réunir les âmes? Il faut les rechercher sans cesse. (...) Et dans le domaine où nous sommes, ceux-là même qui savent parler le plus profondément sentent le mieux que les mots n'expriment jamais les relations réelles et spéciales qu'il y a entre deux êtres. Si je vous parle en ce moment des choses les plus graves, de l'amour, de la mort ou de la destinée, je n'atteins pas la mort, l'amour ou le destin, et malgré mes efforts, il restera toujours entre nous une vérité qui n'est pas dite. »

Maurice Maeterlinck, « Le Silence » (extrait),
Le Trésor des Humbles, 1896

Ce qu'on décide de taire

Je lui écris une lettre deux jours après sans jamais réussir à lui envoyer. Si je lui dis ces choses, le silence précieux du souvenir, celui qui met une nappe sur nos souffrances et rend les souvenirs positifs, sera brisé.

Lorsqu'on brise le silence pour mettre des mots sur ce qu'on a vécu, ressenti, j'ai l'impression qu'on perd la douceur de la naïveté, de la poésie. J'ai peur de ces choses qui lorsqu'elles seront dites changeront irrémédiablement le cours des choses.

Ne pas envoyer cette lettre c'est un moyen de faire silence et de ne pas perdre, gâcher ce qui a été bon. Comme si le silence posait un voile de protection qui conserve à jamais le souvenir tel qu'il a été vécu, subjectivement.
Une forme de déni assumé.

Souvent j'ai le sentiment d'avoir trop parlé
D'avoir trop dit
D'être allé trop loin dans le dialogue alors que si j'avais
laissé un silence là
Juste entre ces deux raisonnements tout serait mieux et
plus calme
plus à sa place
Je laisserais plus la place à l'autre d'exister et d'aimer

Pour moi la souffrance, le traumatisme, l'amour, se vivent en silence. Notre parole est elle-même atteinte par le silence et l'incompréhension du fait de son importance et de sa part de secret. J'ai comme l'impression que l'autre ne pourra pas visualiser ce qu'on ressent. Indicible car trop douloureux aussi pour celui qui doit dire comme le personnage de Travis dans *Paris, Texas* de Wim Wenders.

Indicible comme un sentiment beaucoup trop énorme pour être dit.

Primo Levi parle de la difficulté à conjurer le silence par la parole en sortant des camps. Celle-ci devenait indicible car la réalité des camps allait au de-là des limites du pensable.

« Nous disions "faim", nous disions "fatigue", "peur" et "douleur", nous disions "hiver" et en disant cela nous disions autre chose, des choses que ne peuvent exprimer les mots libres, créés par et pour les hommes libres qui vivent dans leurs maisons et connaissent la joie et les peines. »

« C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau : tel est le noyau de ce que nous avons à dire. »

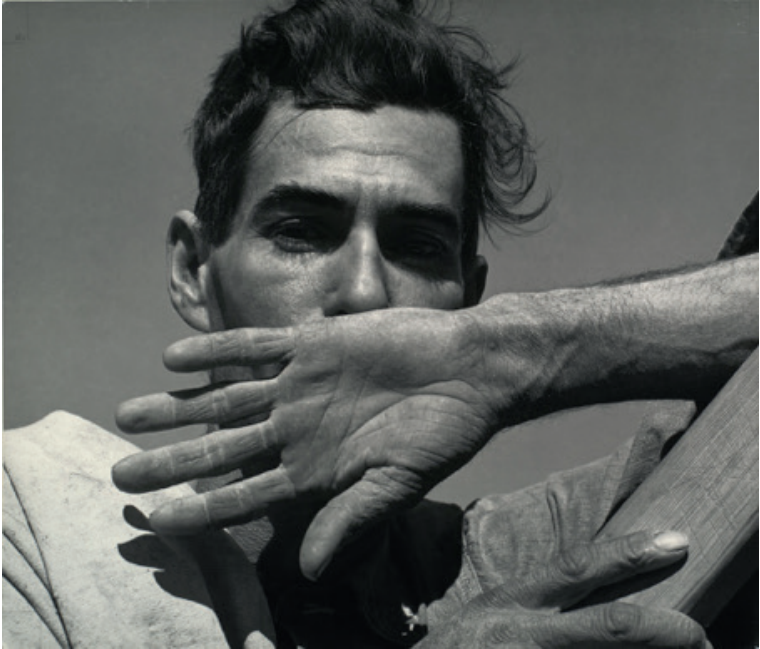
Primo Levi

L'art donne forme à l'indicible

Il y a par ailleurs quelque chose de douloureux dans le fait de taire les choses. L'art conjure le sort de ce silence. Il permet de contrer la loi du silence. L'écriture, la peinture, la photographie, le chant entres autres tentent de mettre un sens sur ce qui ne peut pas être « dit ». Les arts partent à la recherche d'une forme d'interprétation. Ce qui me fascine avec les acteurs c'est comment ils parviennent à rendre audible cette part d'indicible. Cette part que je n'arrive même pas à nommer.

Je suis face à ces artistes en silence et j'ai l'impression de sentir ce qu'ils sentent, de comprendre leur part de silence. Les silences de l'acteur, je peux les interpréter comme de la timidité, de la honte, de la souffrance.

Je me projette.



Migratory cotton picker, Dorothea Lange, Arizona, 1940

Au Jeu de Paume je découvre l'œuvre de Dorothea Lange. Elle photographie toute une période de grande dépression aux États Unis. Cette photographie me marque plus particulièrement que les autres. Chacun de ces sujets est abimés confronté aux limites du corps. Quand la fatigue et le sentiment d'injustice torture. Des sujets éreintés par la vie qu'ils mènent, par leur quotidien. Chacune de ces personnes semblent trop épuisées pour pouvoir parler. Trop désillusionnées pour pouvoir l'exprimer. Je ressens la chaleur accablante, la poussière de l'Arizona étouffante. Une asphyxie qui ne laisse plus la place aux mots.

SE TAIRE NINA SIMONE

En latin;

Tacere : arrêt, absence de parole

Silere : Tranquillité

Nina Simone. Montreux jazz Festival 1974. 26min42s : Performer avec le silence, la mise à nue

Nina Simone performe au Montreux Jazz festival l'été 1974. Elle a disparu durant 5 années en Afrique à cette période de sa vie. Elle fait son grand retour sur cette scène mythique. La salle est comble, les applaudissements pleuvent sans interruption. Elle entre sur scène après avoir été annoncée par le directeur du festival qui scande au micro « NINA SIMONE ». Le spectacle, le show commence.

Elle sourit à l'audience, la remercie, s'avance très délicatement et en silence s'assoit sur sa chaise et dit :
« I am quite aware that I've left you to hangin' ». »

Elle revient à elle et enchaîne au micro :
« I really don't want to do that ».

Elle baisse les yeux, les mains serrées l'une contre l'autre et insiste :
« I really didn't, I never do. »
« But I'm tired. You don't know what I mean. »

La vidéo dure 26 min et 42 secondes. C'est un extrait de son concert. Dans cet extrait, Nina Simone chante deux chansons. La première « Stars » et la deuxième « Feelings ».

Dès les 2 premières minutes de la vidéo le silence est mis à nu. En moins d'une minute, Nina Simone laisse autant de place à ses prises de paroles qu'à ses silences. Durant ces 26 minutes 42, Nina Simone ne fera que s'interrompre pour reprendre à nouveau.

On est tout le temps sur un fil, chaque chanson est complètement modifiée, ré-actée.

Je ne suis pas face à une vidéo d'un concert organisé mais face à un acte théâtral complètement improvisé.

Je ne sais jamais ce que Nina Simone va faire après chacun de ses silences.

Plus je répète le visionnage de cette vidéo plus elle me fascine. Je suis impressionnée par cette mise à nu, ces moments suspendus où je sens que tout peut se passer, tout peut s'écrouler.

La vidéo de Nina Simone au Montreux Jazz Festival était un de mes premiers points de départ pour ce mémoire. Cette vidéo m'obsède, m'impressionne, me désoriente car elle ne ressemble à aucune autre, et me bouleverse. Elle est comme un repère dans ma vie, une base de contrôle.

Je l'ai découverte il y a 7 ans par la copine d'un ami. Cette fille faisait des études de droit, pour devenir avocate. On parlait lors d'une soirée à Paris de la puissance des femmes, de leurs combats. On se donnait des exemples d'artistes femmes qui nous touchaient. Elle me conseille de regarder cette vidéo sur Youtube, lorsque je serai seule. Elle me dit que Nina Simone représente pour elle une figure de femme forte qui expose sa fragilité.

Le lendemain je visionne pour la première fois cet extrait de concert. C'est comme ça, avant même de décider de faire du théâtre, que je fais la rencontre avec Nina Simone au Montreux Jazz festival.

Je suis subjuguée par la puissance de cette performance.
Une performance qui malgré l'écran et le cadrage agit sur
moi.

J'ai l'impression d'observer une artiste en plein moment de
vérité, au bord d'un gouffre énorme.

De toute ma recherche elle est ce qui reste, c'est un objet
qui ne cesse de me questionner. Elle crée du mouvement
en moi.

Le silence comme moyen d'activer le sens

C'est comme si ces silences, ces interruptions me donnaient l'illusion d'avoir accès à son intimité, à ses émotions. Comme si la caméra zoomait, et me rapprochait d'elle à force de ses silences.

Au cours des 26 minutes, j'assiste à la rencontre entre un public et une parole intime, celle de Nina Simone. J'ai l'impression que les silences de Nina Simone sont un temps pour elle de transition entre les deux mondes, celui de l'intime et du public.

Je considère cette vidéo comme un objet qui met en exergue toute la fragilité, la force et l'absurdité de la représentation.

Plus je regarde la vidéo de Nina Simone plus les silences avec lesquels elle interrompt son chant me paraissent évidents. Je les interprète comme un moyen de se remémorer. Ils permettent à la chanteuse de convoquer des souvenirs, des sentiments. Ils sont preuve de l'exigence de l'interprète à performer avec le présent.

Des silences presque existentialistes.

Pourquoi je chante ça ?

Qui je suis pour être face à tous ces spectateurs qui attendent quelque chose de moi ?

Que signifie cette chanson pour moi dans cet instant T ?

C'est comme si dans ces silences on la voyait penser. A chaque fois qu'elle reprend la parole c'est comme si elle tentait une réponse. Puis elle refait silence.

Ce que fait Nina Simone est très risqué et pourrait en exaspérer plus d'un, mais il y a un certain courage chez elle à assumer ses silences. A ne pas chanter réellement les chansons tant qu'elle ne les aura pas totalement comprises, intégrées au moment présent. Elle prend le temps de faire naître son désir pour interpréter.

Selon moi, Nina Simone s'oppose à un art efficace et spectaculaire. Ce qui fait spectacle, c'est l'authenticité du moment et non pas les artifices prévus.

Le silence est donc un moyen pour prendre le risque d'exister et de travailler dans le moins.

Je me demande comment l'acteur pourrait, à son niveau, lui aussi prendre ce risque. Celui de ne pas faire tant qu'il n'est pas réellement en phase. De prendre le temps de revenir à soi comme on a pu l'apprendre avec le travail d'Oscar.

Silence : surface de projection et d'identification

Cette performance déclenche en moi un nombre de questions infinies;

Comment son soi résiste au Monde extérieur ?

Comment l'art ne peut être un don total ?

Comment peut-on aimer sans se donner totalement ?

Comment vivre sans créer ?

Comment créer sans être détruite ?

Comment l'amour est un mouvement infini ?

Quelles sont les traces de notre vécu dans nos actes artistiques ?

Quel est le moment ?

Est-ce plus fort de recevoir une œuvre, ou de la donner ?

C'est comme ça que je m'identifie à elle. Dans mon silence de spectatrice regardant en boucle cette même performance. Je suis face à un artiste qui se questionne.

J'entre dans le silence de Nina Simone donc pour moi dans sa part d'indicible, de parole, d'intériorité.

Elle répond à mes attentes de spectatrice qui comprend et se sent comprise. Bêtement je m'identifie totalement à elle. J'ai envie de lancer face à mon écran d'ordinateur « Mais oui ! Oui ! C'est ça l'art ! C'est ça aimer ! »

Je suis d'accord avec tout, j'accepte tout et en même temps je suis impressionnée par son courage. Je vois une artiste qui se laisse atteindre, touchée par le public.

Parce que, par ses silences, elle laisse le public et la situation présente influencer dans sa performance, la rendre tangible et incertaine.

Je la sens en phase avec son intériorité et cette situation. Je vois quelqu'un qui renonce à faire de l'effet.

Au delà de cette force/fragilité Nina Simone crée un mystère en moi du fait que quand je la vois, je m'apaise, je réalise que j'accède au silence.

C'est pour toutes ces raisons que je souhaite travailler à partir de cette performance.

Je me demande si il est possible de travailler un personnage à partir de ses silences. Comment le regard, la gestuelle de Nina Simone lorsqu'elle se tait, m'indique ce qu'elle traverse.

Je suis physiquement presque à l'opposé de Nina Simone. Si j'essaie de restituer ce concert, je ne pourrais jamais faire ressentir au public l'impression d'être en face de cette idole. J'aimerais alors que la performance soit nourrie par ce mémoire, cette réflexion, ces souvenirs ; adapter ses silences aux miens. J'aimerais voir si je peux donner au silence une présence et savoir quelles sont les conditions de cette présence.

Lorsque j'étudie cette vidéo, je vois quelqu'un qui a une structure. Elle a un nombre de chansons à jouer et elle s'émancipe de cette structure pour pouvoir lui donner tout son relief. Selon moi il y a trois parties dans cette vidéo. Premièrement Nina Simone essaie de se connecter au public en essayant de lui faire comprendre dans quel état elle se trouve. Face à l'échec de cette tentative, elle chante la chanson «Stars», qui exprime ce qu'elle ressent. Elle réussit à s'émanciper du regard du public et à se donner totalement à l'œuvre par le biais de la chanson « Feelings ». Elle prend le temps de re-convoquer ce qui est nécessaire et prends des libertés dans la partition en improvisant au piano et à la voix. Cette acte est possible car elle prends le temps dans cette structure de faire des arrêts, des interruptions, de revenir à elle.

Je me demande comment il serait possible de ré-acter ce moment avec les mêmes hésitations, bugs, incohérences, ruptures.

On existe donc dans le silence lorsqu'il n'est pas un définitif, mais comme un retrait de lumière pour que le jour se fasse. Prendre le risque d'être dans l'ombre, l'erreur, le moins.

Un apologie de l'échec, pas d'essais, de prise de risque sans adoration de l'échec. Performance non pas signe de dépression mais au contraire d'exigence d'endroit de travail. Dans la transmission. Pour transmettre je dois être nourrie, prendre ma part de responsabilité. « Stars » qui parle de la starification qui annule l'être. Je repense au solo de première année « Outrage au public » cette phrase sélectionnée parmi tant d'autres « Vous êtes les acteurs du réels ».

Comment je dialogue avec elle plus que je ne l'imite?

Remerciements

Mes parents qui m'ont nourri, chacun à leur manière, de silence et d'amour. Ma famille. Mes amis uniques et tendres. Adèle Beaulieu pour son talent et sa capacité à faire exister ce qui est dans ma tête. Léo Grunstein pour ses conseils graphiques. Claire de Ribaupierre pour son soutien et son engagement constant. Alexandre Doublet pour sa confiance. A tous les intervenants qui ont participé à ma recherche: Marie-José Mondain, Benjamin Abitan, Krystian Lupa, Luk Perceval, Oscar Gomez mata et tant d'autres...

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

- Du silence*, David Le Breton, Editions Métailié, 2015
- Eloge du risqué*, Anne du Fourmantelle, Rivage poche, 2011
- L'usage de la photo*, Annie Ernaux et Marc Marie, Gallimard, 2005
- Douleur exquise*, Sophie Calle, Acte Sud, 2003
- Outrage au public et autres pièces parlées*, Peter Handke, L'Arche 1997
- Aujourd'hui c'est mon anniversaire*, T. Kantor, 1990
- Fou de Vincent*, Hervé Guibert, Les Editions de Minuit, 1989
- Si c'est un homme*, Primo Levi, Juilliard, 1987
- Fragments d'un discours amoureux*, Roland Barthes, Le Seuil, 1977
- Ni victimes ni bourreaux*, Albert Camus, Gallimard, 1950
- Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty, Gallimard, 1945
- Le côté des Guermantes*, Marcel Proust, Gallimard, 1921
- Le trésor des humbles*, Maeterlink, Editions Grasset, 1896

FILMS

- What happened, Miss Simone?*, Liz Garbus, 2015
- Après le silence*, Vanina Vignal, 2012
- The artist is present*, Matthey Akers, 2012
- Down by law*, Jim Jarmusch, 1996
- Paris, Texas*, Wim Wenders, 1989
- Les ailes du désir*, Wim Wenders, 1987
- Opening night*, John Cassavetes, 1977
- Profession reporter*, Michelangelo Antonioni, 1975
- Nina Simone*, Live au Montreux Jazz Festival, 1975 (vidéo)
- Zabriskie Point*, Michelangelo Antonioni, 1970
- Le chanteur de jazz*, Alan Crosland, 1927

MUSIQUES

- Tout dit*, ILO VEYOU, Camille, 2011
- Hallelujah*, Grace, Jeff Buckley, 1994
- The sound of silence*, Wednesday morning, AM, Simon and Garfunkel, 1969
- Das Schweigen*, Bethoveen, 1815
- Suites (6) BWV1007-1012 pour violoncelle seul*, J.S. Bach, 1725

PIÈCES

- La Plaza*, El Conde de Torrefiel, 2018
- The valley of astonishment*, Peter Brook, 2014

